

# LA COMMUNE

par Louise MICHEL

d'après le volume n°22 de la *Bibliothèque sociologique*

P.V. STOCK Éditeur

-----

1898

-----

*Du mur des fusillés de mai 71, j'aurais voulu saluer les morts des hécatombes nouvelles, les martyrs de Montjuich, les égorgés d'Arménie, les foules écrasées d'Espagne, les multitudes fauchées à Milan et ailleurs, la Grèce vaincue, Cuba se relevant sans cesse, le généreux peuple des États-Unis qui, pour aider à la délivrance de l'île héroïque, fait la guerre de liberté.*

*Puisqu'il n est plus permis d'y parler hautement, c'est ce livre que je leur dédie; de chaque feuillet soulevé comme pierre d'une tombe s'échappe le souvenir des morts.*

*Louise MICHEL, Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1898.*

-----

## AVANT-PROPOS

*Quand la foule aujourd'hui muette,  
Comme l'Océan grondera,  
Qu'à mourir elle sera prête,  
La Commune se lèvera.*

*Nous reviendrons foule sans nombre,  
Nous viendrons par tous les chemins,  
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,  
Nous viendrons nous serrant les mains.*

*La mort portera la bannière,  
Le drapeau noir crêpe de sang;  
Et pourpre fleurira la terre,  
Libre sous le ciel flamboyant.*

*(L. M. Chanson des prisons, mai 71.)*

La Commune à l'heure actuelle est au point pour l'histoire.

Les faits, à cette distance de vingt-cinq années, se dessinent, se groupent sous leur véritable aspect.

Dans les lointains de l'horizon, les événements s'amoncellent de la même manière aujourd'hui avec cette différence, qu'alors, surtout la France s'éveillait, et qu'aujourd'hui c'est le monde.

Quelques années avant sa fin, l'Empire râlant s'accrochait à tout, à la touffe d'herbe comme au rocher; le rocher lui-même croulait; l'Empire, les griffes saignantes, s'accrochait toujours, n'ayant plus au-dessous de lui que l'abîme, il durait encore.

La défaite, fut la montagne qui tombant avec lui l'écrasa.

Entre Sedan et le temps où nous sommes, les choses sont spectrales et nous-mêmes sommes des spectres ayant vécu à travers tant de morts.

Cette époque est le prologue du drame où changera l'axe des sociétés humaines. Nos langues imparfaites ne peuvent rendre l'impression magnifique et terrible du passé qui disparaît mêlé à l'avenir qui se lève. J'ai cherché surtout dans ce livre à faire revivre le drame de 71.

Un monde naissant sur les décombres d'un monde à son heure dernière.

Oui, le temps présent est bien semblable à la fin de l'Empire, avec un grandissement farouche des répressions, une plus féroce acuité de sanglantes horreurs, exhumées du cruel passé.

Comme si quoi que ce soit pouvait empêcher l'éternelle attirance du progrès! On ne peut pas tuer l'idée à coups de canon ni lui mettre les poucettes.

La fin se hâte d'autant plus que l'idéal réel apparaît, puissant et beau, davantage que toutes les fictions qui l'ont précédé.

Plus, aussi, le présent sera lourd, écrasant les foules, plus la hâte d'en sortir sera grande.

Écrire ce livre, c'est revivre les jours terribles où la liberté nous frôlant de son aile s'envola de l'abattoir; c'est rouvrir la fosse sanglante où, sous le dôme tragique de l'incendie s'endormit la Commune belle pour ses noces avec la mort, les noces rouges du martyr.

Dans cette grandeur terrible, pour son courage à l'heure suprême lui seront pardonnés les scrupules, les hésitations de son honnêteté profonde.

Dans les luttes à venir on ne retrouvera plus ces généreux scrupules, car à chaque défaite populaire, la foule est saignée comme les bêtes d'abattoir; ce qu'on trouvera, ce sera l'implacable devoir.

Les morts, du côté de Versailles furent une infinie poignée dont chacun eut des milliers de victimes, immolées à ses mânes; du côté de la Commune les victimes furent sans nom et sans nombre; on ne pouvait évaluer les monceaux de cadavres; les listes officielles en avouèrent trente mille, mais cent mille, et plus serait moins loin de la vérité.

Quoiqu'on fit disparaître les morts par charretées, il y en avait sans cesse de nouveaux amoncellements; pareils à des tas de blé prêts pour les semailles, ils étaient enfouis à la hâte. Seuls, les vols de mouches des charniers emplissant l'abattoir, épouvantèrent les égorgés.

Un instant, on avait espéré dans la paix de la délivrance, la *Marianne* de nos pères, la belle, que disaient-ils, la terre attendait et qu'elle attend toujours; nous l'espérons plus belle encore ayant tant tardé.

Rudes sont les étapes, elles ne seront point éternelles; ce qui est éternel c'est le progrès, mettant sur l'horizon un idéal nouveau, quand a été atteint celui qui la veille semblait utopie.

Aussi notre temps horrible eût semblé paradisiaque à ceux qui disputaient aux grands fauves la proie et le repaire.

Comme le temps des cavernes a passé, le nôtre sombrera; d'hier ou d'aujourd'hui, ils sont aussi morts l'un que l'autre.

Nous aimions en nos veillées des armes parler des luttes pour la liberté, aussi, à l'heure présente dans l'attente d'un germinal nouveau, nous dirons les jours de la Commune et les vingt-cinq ans qui semblent plus d'un siècle, de l'hécatombe de 71 à l'aube qui se lève.

Des temps héroïques commencent; les foules s'assemblent, comme au printemps les essaims d'abeilles; les bardes se lèvent chantant l'épopée nouvelle, c'est bien la veillée des armes où parlera le spectre de mai.

Londres, 20 mai 1898.

-----

# L'AGONIE DE L'EMPIRE

## 1- LE RÉVEIL:

*L'empire s'achevait, il tuait à son aise.  
Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,  
Il régnait; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,  
Rouge était le soleil levant.*

*(L. M. Chansons des géôles).*

Dans la nuit d'épouvante qui depuis décembre couvrait le troisième Empire, la France semblait morte; mais aux époques où les nations dorment comme en des sépulcres, la vie en silence grandit et ramifie; les événements s'appellent, se répondent pareils à des échos; de la même manière qu'une corde en vibrant en fait vibrer une autre.

Des réveils grandioses succèdent à ces morts apparentes alors, et éclatent les transformations résultées des lentes évolutions.

Alors des effluves enveloppent les êtres, les groupent, les portent, si réellement que l'action semble précéder la volonté; les événements se précipitent, c'est l'heure où se trempent les cœurs comme dans la fournaise l'acier des épées.

Là-bas, par les cyclones, quand le ciel et la terre sont une seule nuit, où râlent comme des poitrines humaines les flots lançant, furieuses, aux rochers leurs griffes blanches d'écume, sous les hurlements du vent, on se sent vivre au fond des temps dans les éléments déchaînés.

Par les tourmentes révolutionnaires au contraire l'attirance est en avant.

L'épigraphe de ce chapitre rend l'impression qu'éprouvaient à la fin de l'Empire ceux qui se jetaient dans la lutte pour la liberté.

*L'empire s'achevait, il tuait à son aise.  
Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,  
Il régnait; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,  
Rouge était le soleil levant.*

La liberté passait sur le monde, l'*Internationale* était sa voix criant par dessus les frontières les revendications des déshérités.

Les complots policiers montraient leur trame ourdie chez Bonaparte: la république romaine égorgée, les expéditions de la Chine et du Mexique découvrant leurs hideux dessous; le souvenir des morts du coup-d'État, tout cela, constituait un triste cortège à celui que Victor Hugo appelait Napoléon le Petit: il avait du sang jusqu'au ventre de son cheval.

De partout, en raz-de-marée, la misère montait, et ce n'étaient pas les prêtres de la société du prince impérial, qui y pouvaient grand'chose; Paris, pourtant, payait pour cette société de lourds impôts, et doit peut-être encore deux millions.

La terreur entourant l'Élysée en fête, la légende du premier Empire, les fameux sept millions de voix arrachés par la peur et la corruption formaient autour de Napoléon III un rempart réputé inaccessible.

L'homme aux yeux louches espérait durer toujours, le rempart pourtant se trouait de brèches, par celle de Sedan enfin passa la révolution.

Nul parmi nous ne pensait alors que rien pût égaler les crimes de l'Empire.

Ce temps et le nôtre se ressemblent suivant l'expression de Rochefort comme deux gouttes de sang. Dans cet enfer, comme aujourd'hui, les poètes chantaient l'épopée qu'on allait vivre et mourir; les uns en strophes ardentes, les autres avec un rire amer.

Combien de nos chansons d'alors seraient d'actualité.

*Le pain est cher, l'argent est rare,  
Hausmann fait hausser les loyers,  
Le gouvernement est avare,  
Seuls, les mouchards sont bien payés!  
Fatigués de ce long carême  
Qui pèse sur les pauvres gens,  
Il se pourrait bien, tout de même,  
Que nous prenions le mors aux dents!  
Dansons la Bonaparte,  
Ce n'est pas nous qui régalaons,  
Dansons la Bonaparte!  
Nous mettrons sur la carte  
Les violons.*

*J.-B. Clément.*

Les mots ne faisaient pas peur pour jeter à la face du pouvoir ses ignominies.

La chanson de la *Badinguette* fit hurler de fureur les bandes impériales.

*Amis du pouvoir,  
Voulez-vous savoir  
Comment Badinguette,  
D'un coup de baguette,  
Devint, par hasard,  
Madame César?  
La belle au fin fond de l'Espagne  
Habitait.  
Ah! la buveuse de Champagne  
Qu'elle était!  
Amis du pouvoir, etc...*

*Que mon peuple crie ou blasphème,  
Je m'en fous !  
Qui fut mouchard en Angleterre,  
Puis bourreau,  
Peut bien, sans déroger, se faire  
Maquer...  
Amis du pouvoir, etc...*

*Henri Rochefort.*

Parmi les souvenirs joyeux de nos prisons, est la chanson de *la Badinguette* chantée un soir à pleines voix par cette masse de prisonnières que nous étions aux chantiers de Versailles; entre les deux lampes fumeuses qui éclairaient nos corps étendus à terre contre les murs.

Les soldats qui nous gardaient et pour qui l'Empire durait encore, eurent à la fois épouvante et fureur. Nous aurions, hurlaient-ils, une punition exemplaire pour insulte à S. M. *L'Empereur!*

Un autre refrain, celui-là ramassé par la foule, en secouant les loques impériales, avait également le pouvoir de mettre en rage nos vainqueurs.

*A deux sous tout l'paquet:  
L'pèr', la mèr' Badingue  
Et l'petit Badinguet!*

La conviction de la durée de l'Empire était si forte encore dans l'armée de Versailles, que comme certainement bien d'autres, j'en pus lire sur l'ordre de mise en jugement qui me fut signifié à la correction de Versailles: «*Vu le rapport et l'avis de M. le rapporteur et les conclusions de M. le Commissaire impérial, tendant au renvoi devant le 6<sup>ème</sup> conseil de guerre, etc...*».

Le gouvernement ne pensait pas que ce fût la peine de changer la formule.

Longtemps, la résignation des foules à souffrir nous indigna pendant les dernières années tourmentées de Napoléon III. Nous les enthousiastes de la délivrance, nous la vîmes si longtemps d'avance que notre impatience était plus grande. Des fragments me sont restés de cette époque.

*A CEUX QUI VEULENT RESTER ESCLAVES*

*Puisque le peuple veut que l'aigle impériale  
Plane sur son abjection,  
Puisqu'il dort, écrasé sous la froide rafale  
De l'éternelle oppression;*

*Puisqu'ils veulent toujours, eux tous que l'on égorge,  
Tendre la poitrine au couteau,  
Forçons, ô mes amis, l'horrible coupe-gorge,  
Nous délivrerons le troupeau!*

*Un seul est légion quand il donne sa vie,  
Quand à tous il a dit adieu:  
Seul à seul nous irons, l'audace terrifie,  
Nous avons le fer et le feu!*

*Assez de lâchetés, les lâches sont des traîtres;  
Foule vile, bois, mange et dors;  
Puisque tu veux attendre, attends, léchant tes maîtres.  
N'as-tu donc pas assez de morts?*

*Le sang de tes enfants fait la terre vermeille,  
Dors dans le charnier aux murs sourds.  
Dors, voici s'amasser, abeille par abeille,  
L'héroïque essaim des faubourgs!*

*Montmartre, Belleville, ô légions vaillantes,  
Venez, c'est l'heure d'en finir.  
Debout! la honte est lourde et pesantes les chaînes,  
Debout! il est beau de mourir!*

L. M.

Oh! combien il y avait longtemps qu'on eût voulu arracher son cœur saignant de sa poitrine pour le jeter à la face du monstre impérial!

Combien il y avait longtemps qu'on disait, froidement résolu, ces vers des *Châtiments*:

*Harmodius, c'est l'heure.  
Tu peux frapper cet homme avec tranquillité.*

Ainsi on l'eût fait, comme on ôterait des rails une pierre encombrante.

La tyrannie alors n'avait qu'une tête, le songe de l'avenir nous enveloppait, l'*Homme de Décembre* nous semblait le seul obstacle à la liberté.

-----

## 2- LA LITTÉRATURE A LA FIN DE L'EMPIRE - MANIFESTATIONS DE LA PAIX:

*Venez, corbeaux. Venez sans nombre.  
Vous serez tous rassasiés.*

(L. M. Chansons de 78).

Les colères entassées fermentant dans le silence depuis vingt ans, grondaient de toutes parts; la pensée se déchaînait, les livres qui d'ordinaire n'entraient en France que secrètement, commençaient à s'éditer à Paris. L'Empire effrayé mettait un masque, il se faisait appeler *libéral*; mais personne n'y croyait, et chaque fois qu'il évoquait 89 on pensait à 52.

L'Échéance de 69 de Rogeart résumait dès 66, le sentiment général.

*«La déchéance de 69, disait-il, est une date fatidique; il n'y a qu'une voix pour la chute de l'empire en 69. On attend la liberté comme les millénaires attendaient le retour du Messie. On le sait comme un astronome sait la loi d'une éclipse; il ne s'agit que de tirer sa montre et de regarder passer le phénomène en comptant les minutes qui "séparent encore la France de la lumière"».*

*«Les causes profondes, disait encore Rogeart dans ce livre, sont dans l'opposition constante et irrémédiable entre les tendances des gouvernements, et celles de la société; la violation permanente de tous les intérêts des gouvernés, la contradiction entre le dire et le faire des gouvernants.*

*L'ostentation des principes de 89, et l'application de ceux de 52.*

*La nécessité pour les gouvernants, de la guerre et surtout de la guerre de conquête, principe vital d'une monarchie militaire et l'impopularité de la guerre de conquête, d'annexion, de pillage et d'invasion, dans un siècle travailleur, industriel, instruit, et un peu plus raisonnable que ses aînés.*

*La nécessité de la police politique et de la magistrature politique, dans un pays où le gouvernement est en lutte avec la nation, nécessité qui déshonore la magistrature et la police, console les malfaiteurs et décourage les honnêtes gens» (1).*

Rogeart ajoute dans le même ouvrage:

*« Il y a une immense expansion du sentiment populaire, en même temps qu'une recrudescence de la répression impériale; or, si la compression augmente d'un côté pendant que l'expansion augmente de l'autre, il est clair, que la machine va sauter.*

*Je vois comme vous cette agonie, et je ne veux pas attendre.*

*L'opinion monte, c'est vrai, rapide, irrésistible, j'en conviens, mais pourquoi dire au flot: tu n'iras pas plus vite?*

*L'Empire se meurt, l'Empire est mort, c'est avec cela qu'on le fait durer: il s'agit de l'achever, et non de l'écouter râler; il ne faut pas lui tâter le pouls, mais lui sonner la dernière charge» (1).*

Antonin Dubost, depuis Garde des sceaux, Ministre de la justice de la 3<sup>me</sup> République, rapporteur de la loi scélérate, écrivait alors dans *Les Suspects*, ouvrage relatant les crimes de l'Empire:

*«En écrivant leurs noms, il nous semblait voir leurs têtes tomber une à une sous la hache du bourreau. En nous livrant à cet acte de réparation, nous avons voulu venger la mémoire des morts.*

*L'heure était venue, où sans motif, sans explication, sans jugement ils allaient être jetés dans les geôles du pouvoir et transportés à Cayenne ou en Afrique» (2).*

Les financiers auxquels Napoléon III avait livré le Mexique, espéraient d'une autre guerre de conquête de nouvelles proies à dévorer. La guerre donna le coup de grâce à l'Empire. Il y eut des entraînements d'hommes, comme on fait pour les meutes, à l'époque des chasses; mais les fanfares des cuivres, les promesses de curée n'éveillaient pas les masses; l'Empire alors, entonna *la Marseillaise*. Elles se mirent debout, inconscientes, elles chantaient croyant qu'avec *la Marseillaise* elles auraient la liberté.

Des mouchards et des imbéciles hurlaient: *A Berlin, à Berlin!*

(1) Rogeart, *Échéance de 69*, chez V. Parent, 10, Montagne de Sion, 1866.

(2) Antonin Dubost, 1868.

A Berlin! répétaient les naïfs, s'imaginant qu'ils iraient là en chantant le *Rhin Allemand*; mais cette fois, il ne tint pas dans notre verre et ce fut notre sang où se marquèrent les pieds des chevaux.

Les financiers rentraient en scène; l'un d'eux, Jecker était le plus connu. Rochefort parle ainsi de lui, dans *Les Aventures de ma vie*.

*«On sait, ou on ne sait peut-être plus, que ce financier, véreux comme du reste tous les financiers, avait prêté à un taux trois ou quatre cents fois usuraire, tout au plus quinze cent mille francs au gouvernement du Général Miramon, qui lui avait en échange reconnu soixante-quinze millions.*

*Lorsque le président de la République mexicaine, Juarez arriva au pouvoir, il refusa naturellement le paiement des billets à ordre dont les signatures avaient été aussi effrontément extorquées.*

*Jecker, muni de ses soixante-quinze millions en papier, alla trouver Morny, auquel il promit trente pour cent de commission s'il arrivait à persuader à l'Empereur d'exiger de Juarez l'exécution du traité passé avec Miramon.*

*En 1870, chargé de dépouiller les papiers trouvés aux Tuileries, laissées vides par la fuite de l'impératrice et de ses serviteurs, dont la plupart avaient juré de mourir pour elle, j'ai eu la preuve matérielle de cette complicité de Morny, qui moyennant la promesse à lui faite par Jecker de lui remettre vingt-deux millions sur les soixante-quinze, nous engagea dans une guerre liberticide, qui devait nous coûter plus d'un milliard et préparer Sedan.*

*Ce Jecker, qui était suisse, avait du jour au lendemain obtenu des lettres de naturalisation française, et c'est en son nom que la réclamation avait été présentée à l'intrépide Juarez. L'affaire a été du reste à peu près exactement recommencée sous couleur d'expédition tunisienne» (3).*

Un duel à l'américaine entre le journaliste Odysse Barot et le financier Jecker fit, quelque temps après la guerre du Mexique, d'autant plus de bruit que Barot qui était considéré d'avance comme mort ayant reçu une balle en pleine poitrine, se trouva tout à coup mieux et enfin se rétablit tout à fait pour proclamer que les ennemis de l'Empire avaient la vie dure. On vit depuis des entreprises financières plus monstrueuses encore que celles de ce temps. En face des entraînements pour la guerre, il y avait des manifestations pour la paix, composées d'étudiants, d'internationaux, de révolutionnaires.

Les vers suivants écrits une nuit après l'assommade en donnent l'idée.

### **MANIFESTATION DE LA PAIX**

*C'est le soir, on s'en va marchant en longues files.  
Le long des boulevards, disant: la paix! la paix!  
Dans l'ombre on est guetté par les meutes serviles.  
O libert! ton jour ne viendra-t-il jamais?*

*Et les pavés, frappés par les lourds coups de canne,  
Résonnent sourdement, le bandit veut durer;  
Pour rafraîchir de sang son laurier qui se fane,  
Il lui faut des combats, dût la France sombrer.*

*Maudit! de ton palais, sens-tu passer ces hommes?  
C'est ta fin! Les vois-tu, dans un songe effrayant,  
S'en aller dans Paris, pareils à des fantômes?  
Entends-tu? dans Paris dont tu boiras le sang.*

*Et la marche, scandée avec son rythme étrange,  
A travers l'assommade, ainsi qu'un grand troupeau,  
Passe; et César brandit, centuple, sa phalange  
Et pour frapper la France il fourbit son couteau.*

*Puisqu'il faut des combats, puisque l'on veut la guerre,  
Peuples, le front courbé, plus tristes que la mort,  
C'est contre les tyrans qu'ensemble il faut la faire:  
Bonaparte et Guillaume auront le même sort.*

(L. M. 1870.)

(3) H. Rochefort, *Aventures de ma vie*, 1<sup>er</sup> vol.

Rochefort ayant écrit dans *La Marseillaise* que la route jusqu'à Berlin ne serait pas une simple promenade militaire, les presses de ce journal furent brisées, par ces agents vêtus en travailleurs, que l'on appelait les blouses blanches et qui avec eux entraînaient des inconscients.

Pourtant, le cri: *La paix! la paix!* couvrit parfois celui des bandes impériales: *A Berlin, à Berlin!*

Paris de plus en plus se détachait de Bonaparte; l'aigle avait du plomb dans l'aile.

La révolution appelait tous ceux qui étaient jeunes, ardents, intelligents. - Oh! comme alors la République était belle!

*La Lanterne* de Rochefort errant à travers le coupe-gorge, en éclairait les profondeurs. Sur tout cela passait dans l'air la voix d'airain des *Châtiments*:

*Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,  
Sonne aujourd'hui le glas et demain le tocsin.*

Malon a tracé des derniers temps de l'Empire un tableau d'une grande réalité.

*«Alors, dit-il, la camisole de force dans laquelle étouffait l'humanité craquait de toutes parts; un frisson inconnu agite les deux mondes. Le peuple indien se révolte contre les capitalistes anglais. L'Amérique du Nord combat et triomphe pour l'affranchissement des noirs. L'Irlande et la Hongrie s'agitent.*

*La Pologne est levée. L'opinion libérale en Russie, impose un commencement d'affranchissement des paysans slaves. Tandis que la jeune Russie enthousiasmée par les accents de Tchernichenski, de Herzen, de Bakounine, se fait propagandiste de la révolution sociale; l'Allemagne, qu'ont agitée Karl Marx, Lassale, Becker, Bebel, Liebknecht, entre dans le mouvement socialiste. Les ouvriers anglais, conservant le souvenir d'Ernest Jones et d'Owen sont en plein mouvement d'association. En Belgique, en Suisse, en Italie, en Espagne, les ouvriers s'aperçoivent que leurs politiciens les trompent et cherchent les moyens d'améliorer leur sort.*

*Les ouvriers français reviennent de la torpeur où les avaient plongés juin et décembre. - De toutes parts le mouvement s'accroît et les prolétaires s'unissent pour aider à la revendication de leurs aspirations vagues encore, mais ardentes» (4).*

Tous les hommes intelligents combattaient la guerre; Michelet écrivit à un journaliste de ses amis la lettre suivante pour être publiée:

*«Cher Ami,*

*Personne ne veut de la guerre, on va la faire et faire croire à l'Europe que nous la voulons. Ceci est un coup de surprise et d'escamotage.*

*Des millions de paysans ont voté hier à l'aveugle. Pourquoi? croyant éviter une secousse qui les effrayait, est-ce qu'ils ont cru voter la guerre, la mort de leurs enfants?*

*Il est horrible qu'on abuse de ce vote irréfléchi.*

*Mais le comble de la honte, la mort de la morale serait que la France se laissât faire à ce point contre tous ses sentiments, contre tous ses intérêts. Faisons notre plébiscite et celui-ci sérieux; consultons à l'aise des classes les plus riches aux classes les plus pauvres; des urbains aux paysans; consultons la nation, prenons ceux qui tout à l'heure, ont fait cette majorité oublieuse de ses promesses; à chacun d'eux, on a dit: "Oui! mais surtout point de guerre!"*

*Ils ne s'en souviennent pas, la France s'en souvient; elle signera avec nous une adresse de fraternité pour l'Europe, de respect pour l'indépendance espagnole.*

*Plantons le drapeau de la paix. Guerre à ceux-là seuls qui pourraient vouloir la guerre en ce monde» (5).*

Le grand historien ne pouvait l'ignorer, ceux qui possèdent la force n'ont pas coutume de se rendre au raisonnement. La force employée au service du droit contre Napoléon III et Bismark, pouvait seule arrêter leur complot contre tant de vies humaines jetées en pâture aux corbeaux.

Le 15 juillet, la guerre était déclarée! Le maréchal Lebeuf annonçait le lendemain que rien ne manquait à l'armée, pas même un bouton de guêtre!

-----

(4) J.-B. Malon, *Troisième défaite du prolétariat*, p.2.

(5) Michelet, 10 juillet 1870.



### 3- L'INTERNATIONALE - FONDATION ET PROCÈS - PROTESTATIONS DES INTERNATIONAUX CONTRE LA GUERRE:

*Les Polonais souffrent, mais il y a par le monde une grande nation plus opprimée, c'est le prolétariat.  
(Meeting du 28 septembre 1864.)*

Le 28 septembre 1864, à Saint-Martin-Hall, à Londres, eut lieu un meeting convoqué à l'occasion de la Pologne; des délégués de toutes les parties du monde firent de la détresse des travailleurs un tableau tel que la résolution fut prise de considérer les douleurs générales de l'humanité comme rentrant dans la cause commune des déshérités.

Ainsi naquit l'Internationale à son heure; et, grâce à ses procès pendant les dernières années de l'Empire, elle se développa avec rapidité.

Quand, tout près de 71, on montait l'escalier poussiéreux de cette maison de la Corderie du Temple, où les sections de l'Internationale se réunissaient, il semblait gravir les degrés d'un temple. C'était un temple, en effet, celui de la paix du monde dans la liberté.

L'Internationale avait publié ses manifestes dans tous les journaux d'Europe et d'Amérique. Mais l'Empire inquiet, comme s'il se fût jugé lui-même, s'avisa de la considérer comme société secrète.

Elle l'était si peu, que les sections s'étaient publiquement organisées, ce qui fut quand même qualifié de groupement clandestin.

Les internationaux, déclarés des malfaiteurs, ennemis de l'État, comparurent pour la première fois le 26 mars 1868, devant le tribunal correctionnel de Paris, 6<sup>ème</sup> chambre, sous la présidence de Delesveaux. Les accusés étaient au nombre de quinze: Chémalé, Tolain, Héligon, Murat, Camélinat, Perrachon, Fournaise, Dantier, Gautier, Bellamy, Gérardin, Bastier, Guyard, Delahaye, Delorme.

Les pièces saisies paraissaient extrêmement dangereuses pour la sûreté de l'État. Malheureusement, il n'en était rien. Tolain présenta ainsi les conclusions générales des accusés.

*«Ce que vous venez d'entendre de la part du Ministère public est la preuve la plus grande du danger que courent les travailleurs, quand ils cherchent à étudier les questions qui embrassent leurs plus chers intérêts, à s'éclairer mutuellement; enfin, à reconnaître les voies dans lesquelles ils marchent en aveugles.*

*Quoi qu'ils fassent, de quelques précautions qu'ils s'entourent, quelles que soient leur prudence et leur bonne foi, ils sont toujours menacés, poursuivis, et tombent sous l'application de la loi».*

Ils y tombèrent cette fois-là, comme toujours, mais la condamnation fut relativement douce, comparée à celles qui suivirent.

Chacun des accusés eut cent francs d'amende et l'Internationale fut déclarée dissoute, ce qui était le meilleur moyen de la multiplier.

On en rappelait, à cette époque, des jugements, les tribunaux étant la seule tribune en France; à ces appels étaient exposés les principes de l'Internationale; ses adhérents déclaraient ne plus vouloir employer leur énergie à faire le triage des maîtres ni combattre pour le choix des tyrans; chaque individu était libre dans le libre groupement.

Ce fut une chose émouvante que ces quelques hommes se dressant devant l'Empire en ses tribunaux. Tolain, qui présentait d'ordinaire les conclusions, termina ainsi cette fois:

*«Le mot d'arbitraire, dit-il, vous blesse. Eh bien. Pourtant, que nous est-il arrivé? Un jour, un fonctionnaire s'est levé avec l'esprit morose, un incident a rappelé à sa mémoire l'Association internationale, et même ce jour-là il voyait tout en noir, d'innocents que nous étions la veille, nous sommes devenus coupables sans le savoir: alors, au milieu de la nuit, on a envahi le domicile de ceux qu'on supposait être les chefs, comme si nous conduisions nos adhérents, tandis qu'au contraire, tous nos efforts tendent à nous inspirer de leur esprit, et à exécuter leurs décisions, on a tout fouillé et saisi ce qui pouvait être suspecté; on n'a rien trouvé qui pût servir de base à une accusation quelconque.*

*On ne trouve sur le compte de l'Internationale que ce qui était connu de tout le monde, ce qui a été jeté aux quatre vents de la publicité.*

*Avouez donc qu'en ce moment on nous fait un procès de tendance, non pour les délits que nous avons commis, mais pour ceux qu'on croit que nous pourrions commettre».*

Ne croirait-on pas assister aux procès modernes de libertaires, dits également procès de malfaiteurs?

Le jugement fut confirmé, quoique à la connaissance de tous les documents considérés comme secrets eussent tous été publiés.

La propagande faite par le tribunal rendit l'Internationale plus populaire encore, et le 23 mai suivant, de nouveaux prévenus comparurent sous les mêmes accusations, atteignant presque les perfidies de la loi scélérate.

C'étaient Varlin, Malon, Humber, Grandjean, Bourdon, Charbonneau, Combault, Sandrin, Moilin.

Ils déclarèrent appartenir à l'Internationale dont ils étaient actifs propagateurs, et Combault affirma que, dans ses convictions, les travailleurs avaient le droit de s'occuper de leurs propres affaires. Delesveaux s'écria: *«C'est la lutte contre la justice!»*. *«C'est, au contraire, la lutte pour la justice!»*, répondit Combault, approuvé par ses coaccusés. Les citations prises par les juges dans les papiers saisis se retournaient contre eux; telle fut la lettre du docteur Pallay de l'Université d'Oxford, disant que la misère ne doit pas disparaître par l'extinction des malheureux, mais par la participation de tous à la vie. *«L'Antiquité, disait-il, est morte d'avoir conservé dans ses flancs la plaie de l'esclavage. L'ère moderne fera son temps, si elle persiste à croire que tous doivent travailler et s'imposer des privations, pour procurer le luxe à quelques-uns».*

L'Internationale ayant été, comme d'ordinaire, déclarée dissoute et les accusés condamnés chacun à trois mois de prison et cent francs d'amende, on pressentait un autre procès. Les registres de l'Internationale avaient été gardés par le juge d'instruction. Combault, Murat et Tolain rétablirent de mémoire leur comptabilité, dans une lettre publiée par *le Réveil* (circonstance aggravante servant à prouver que l'Internationale s'entourait de mystères, et disposait de la publicité). Voici maintenant les grands procès.

Le nombre des internationaux augmentant en raison directe de chaque dissolution de la société, il y eut au dernier trente-sept accusés, quoique par je ne sais quel penchant aux séries exactes, on l'appelât le procès des trente.

Ils étaient divisés en deux catégories, ceux qui étaient considérés comme les chefs et ceux qu'on regardait comme affiliés, sans qu'on se rendit bien compte pourquoi, puisque les accusations signalaient les mêmes faits.

La première catégorie se composait de Varlin, Malon, Murat, Johannard, Pindy, Combault, Héligon, Avrial, Sabourdy, Colmia dit Franquin, Passedouet, Rocher, Assi, Langevin, Pagnerre, Robin, Leblanc Carle, Allard.

La seconde : Theisz, Collot, Germain Casse, Ducauquie, Flahaut, Landeck, Chalain, Ansel, Berthin, Boyer, Cirode, Delacour, Durand, Duval, Fournaise, Frankel, Cirot, Malzieux.

L'avocat général était Aulois. Les défenseurs Lachaux, Bigot, Lenté, Rousselle, Laurier qui devait présenter les considérations générales.

On entendit de terribles détails sur les résultats des perquisitions; le danger qu'il y avait à laisser impunis les criminels qui menaçaient l'État, la famille, la propriété, la patrie et Napoléon III par dessus le marché.

Il y avait eu discours violents, rapports sur les grèves insérés à *la Marseillaise*, *Moniteur de l'insurrection*.

Varlin avait dit, le 29 avril 70, salle de la Marseillaise: *«Déjà l'internationale a vaincu les préjugés de peuple à peuple. Nous savons à quoi nous en tenir sur la Providence qui a toujours penché du côté des millions. Le bon Dieu a fait son temps, en voilà assez: nous faisons appel à tous ceux qui souffrent et qui luttent; nous sommes la force et le droit; nous devons nous suffire à nous-mêmes. C'est contre l'ordre juridique, économique et religieux que doivent tendre nos efforts».*

Les accusés approuvèrent. Combault s'écria: *«Nous voulons la révolution sociale et toutes ses conséquences!»*

Les trois mille personnes entassées dans la salle se levèrent et applaudirent, et le tribunal affolé fit une effrayante mixture des mots de picrate de potasse, nitroglycérine, bombes, etc..., entre les mains d'une poignée d'individus, etc...

*«L'Internationale, dit Avrial, est non une poignée d'individus, mais la grande masse ouvrière revendiquant ses droits; c'est l'âpreté de l'exploitation qui nous pousse à la révolte».*

Il y avait dans certaines lettres saisies des appréciations qui furent confondues avec les accusations sans que l'on comprit bien ce que cela signifiait.

Dans une lettre de Hins se trouvait le passage suivant, qui était prophétique: *«Je ne comprends pas cette course au clocher des pouvoirs de la part des sections de l'Internationale. Pourquoi voulez-vous entrer dans ces gouvernements? Compagnons, ne suivons pas cette marche».*

Des adhésions eurent lieu à la face du tribunal. *«Je ne suis pas de l'Internationale, déclare Assi, mais j'espère bien en faire partie un jour».* Ce fut son admission.

Une accusation de complot contre la vie de Napoléon III fut abandonnée par prudence; l'idée était dans l'air, on craignait d'évoquer l'événement.

Le trouble du procureur général était si grand qu'il traita de signes mystérieux les mots de métier employés dans une lettre saisie par le cabinet noir; le mot *compagnons* usité en Belgique fut incriminé. Germain Casse et Combault exprimèrent la pensée générale des accusés.

*«Nous ne chercherons pas par un mensonge, dit Germain Casse, à échapper à quelques mois de prison; la loi n'est plus qu'une arme mise au service de la vengeance et de la passion; elle n'a pas droit au respect. Nous la voulons soumise à la justice et à l'égalité».* Il termine ainsi: *«Permettez-moi, monsieur l'avocat général, de vous retourner le mot de mon ami Mallet, ne touchez pas à la hache, l'arme est lourde, votre main est débile et notre tronc est nouveau».*

Combault réfutant l'assertion du tribunal, qu'il y avait dans l'Internationale des chefs et des dirigés dit:

*«Chacun de nous est libre et agit librement; il n'y a aucune pression de pensée, entre les Internationaux... J'ai d'autant plus de peine à comprendre la persistance du ministère public à nous accuser de ce que nous n'avons pas fait, qu'il pourrait largement nous accuser avec ce que nous reconnaissons avoir fait. La propagande de l'Internationale, en dépit des articles 291 et 292 que nous violons ouvertement, la dissolution de la société ayant été décrétée. Malgré cette dissolution, le bureau de Paris continue à se réunir.*

*Pour ma part, je ne me suis jamais trouvé aussi fréquemment avec les membres de ce bureau que dans ces trois mois écoulés entre le 15 juillet et le 15 octobre 1868.*

*Chacun de nous agissait de son côté: nous n'avons pas de chaînes; chacun développe individuellement ses forces».*

Ce procès fut passionnant entre tous. Chalin présentant la défense collective, affirma que condamner l'Internationale, c'était se heurter au prolétariat du monde entier.

Des centaines de mille adhérents nouveaux ont répondu à l'appel, en quelques semaines, au moment où tous les délégués étaient prisonniers ou proscrits.

*«Il y a, en ce moment, dit-il, une sorte de sainte alliance des gouvernements et des réactionnaires contre l'Internationale.*

*Que les monarchistes et les conservateurs le savent bien, elle est l'expression d'une revendication sociale trop juste, et trop conforme aux aspirations contemporaines pour tomber avant d'avoir atteint son but.*

*Les prolétaires sont las de la résignation, ils sont las de voir leurs tentatives d'émancipation toujours réprimées, toujours suivies de répressions; ils sont las d'être les victimes du parasitisme, de se voir condamner au travail sans espoir, à une subalternisation sans limites, de voir toute leur vie dévorée par la fatigue et les privations, las de ramasser quelques miettes d'un banquet dont ils font tous les frais.*

*Ce que veut le peuple, c'est d'abord de se gouverner lui-même sans intermédiaire et surtout sans sauveur, c'est la liberté complète.*

*Quel que soit votre verdict, nous continuerons comme par le passé à conformer ouvertement nos actes à nos convictions».*

Après les insultes de l'avocat impérial, Combaults ajoute:

«C'est un duel à mort entre nous et la loi: la loi succombera, parce qu'elle est mauvaise. Si en 68, alors que nous étions en petit nombre, vous n'avez pas réussi à nous tuer, croyez-vous pouvoir le faire, maintenant que nous sommes des milliers? Vous pouvez frapper les hommes, vous n'éteindrez pas l'idée, parce que l'idée survit à toute espèce de persécutions».

Les condamnations suivirent: - A un an de prison et 100 francs d'amende: Varlin, Malon, Pindy, Combault, Héliçon, Murat, Johannard. A deux mois de prison et 25 francs d'amende: Avrial, Sabourdy, Colmia dit Franquin, Passedouet, Rocher, Langevin, Pagnerie, Robin, Leblanc, Carle, Allard, Theisz, Collot, Germain Casse, Chalain, Mangold, Ansel, Bertin, Royer, Cirode, Delacour, Durand, Duval, Fournaise, Giot, Malzieux. - Assi, Ducanque, Flahautet Landeck furent acquittés.

Tous solidairement privés de leurs droits civils et condamnés aux dépens.

Ceux des internationaux qui avaient à subir une année d'emprisonnement ne l'achevèrent pas, les événements les délivrèrent.

Ces hommes si fermes devant la justice impériale devaient avec les révolutionnaires, blanquistes et orateurs des clubs, composer *la Commune*, où la légalité, le fardeau du pouvoir, anéantirent leur énergie, jusqu'au moment où, redevenus libres par la lutte suprême, ils reprirent leur puissance de volonté.

La France était déjà sous l'Empire le pays le moins libre de l'Europe.

Tolain, délégué en 68 au congrès de Bruxelles, dit avec raison qu'il fallait beaucoup de prudence dans une contrée où n'existait «*ni liberté de réunion, ni liberté d'association*»; mais, ajoute-t-il: «*Si l'Internationale n'existe plus officiellement à Paris, tous nous restons membres de la grande association, dussions-nous y être affiliés isolément à Londres, à Bruxelles ou à Genève; nous espérons que du congrès de Bruxelles, sortira une alliance solennelle des travailleurs de tous les pays, contre la guerre qui n'a jamais été faite qu'à l'avantage des tyrans contre la liberté des peuples*».

Partout, en effet, des protestations étaient faites contre la guerre. Les internationaux français envoyèrent aux travailleurs allemands, celle qui suit:

*«Frères d'Allemagne,  
Au nom de la paix, n'écoutez pas les voix stipendiées ou serviles qui chercheraient à vous tromper sur le véritable esprit de la France.  
Restez sourds à des provocations insensées, car la guerre entre nous serait une guerre fratricide.  
Restez calmes comme peut le faire sans compromettre sa dignité un grand peuple courageux.  
Nos divisions n'amèneraient des deux côtés du Rhin que le triomphe complet du despotisme.  
Frères d'Espagne, nous aussi, il y a vingt ans, nous crûmes voir poindre l'aube de la liberté; que l'histoire de nos fautes vous serve au moins d'exemple. Maîtres aujourd'hui de vos destinées, ne vous courbez pas comme nous sous une nouvelle tutelle.  
L'indépendance que vous avez conquise déjà scellée de notre sang, est le souverain bien, sa perte, croyez-nous, est pour les peuples majeurs la cause des regrets les plus poignants.  
Travailleurs de tous les pays, quoi qu'il arrive de nos efforts communs, nous, membres de l'Internationale des travailleurs, qui ne connaissons plus de frontières, nous vous adressons, comme un gage de solidarité indissoluble les vœux et les saluts des travailleurs de France.*

*Les Internationaux français».*

Les internationaux allemands répondirent:

*« Frères de France,  
Nous aussi, nous voulons la paix, le travail et la liberté, c'est pourquoi nous nous associons de tout notre cœur à votre protestation, inspirée d'un ardent enthousiasme contre tous les obstacles mis à notre développement pacifique, principalement par les sauvages guerres. Animés de sentiments fraternels, nous unissons nos mains aux vôtres et nous vous affirmons comme des hommes d'honneur qui ne savent pas mentir, qu'il ne se trouve pas dans nos cœurs la moindre haine nationale, que nous subissons la force, et n'entrons que contraints et forcés dans les bandes guerrières qui vont répandre la misère et la ruine dans les champs paisibles de nos pays.*

*Nous aussi, nous sommes hommes de combat, mais nous voulons combattre en travaillant pacifiquement et de toutes nos forces pour le bien des nôtres et de l'humanité; nous voulons combattre pour la liberté, l'égalité et la fraternité, combattre contre le despotisme des tyrans qui oppriment la sainte liberté, contre le mensonge et la perfidie, de quelque part qu'ils viennent.*

*Solennellement, nous vous promettons, que ni le bruit des tambours, ni le tonnerre des canons, ni victoire, ni défaite, ne nous détourneront de notre travail pour l'union des prolétaires de tous les pays.*

*Nous aussi, nous ne connaissons plus de frontières parce que nous savons que des deux côtés du Rhin, que dans la vieille Europe, comme dans la jeune Amérique, vivent nos frères, avec lesquels nous sommes prêts à aller à la mort, pour le but de nos efforts: la république sociale. Vivent la paix, le travail, la liberté!*

*Au nom des membres de l'Association internationale des travailleurs à Berlin,  
Gustave Kwasniewski».*

Au manifeste des travailleurs français était joint cet autre:

*«AUX TRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS,*

*Travailleurs,*

*Nous protestons contre la destruction systématique de la race humaine, contre la dilapidation de l'or du Peuple qui ne doit servir qu'à féconder le sol et l'industrie, contre le sang répandu pour la satisfaction odieuse de vanité, d'amour-propre, d'ambitions monarchiques froissées et inassouvies.*

*Oui, de toute notre énergie nous protestons contre la guerre, comme hommes, comme citoyens, comme travailleurs.*

*La guerre, c'est le réveil des instincts sauvages et des haines nationales.*

*La guerre, c'est le moyen détourné des gouvernants pour étouffer les libertés publiques.*

*Les Internationaux français».*

Ces justes revendications furent étouffées par les clameurs guerrières des bandes impériales des deux pays, poussant devant elles vers l'abattoir commun, le troupeau français et le troupeau allemand.

Puisse le sang des prolétaires des deux pays cimenter l'alliance des peuples contre leurs oppresseurs!

-----